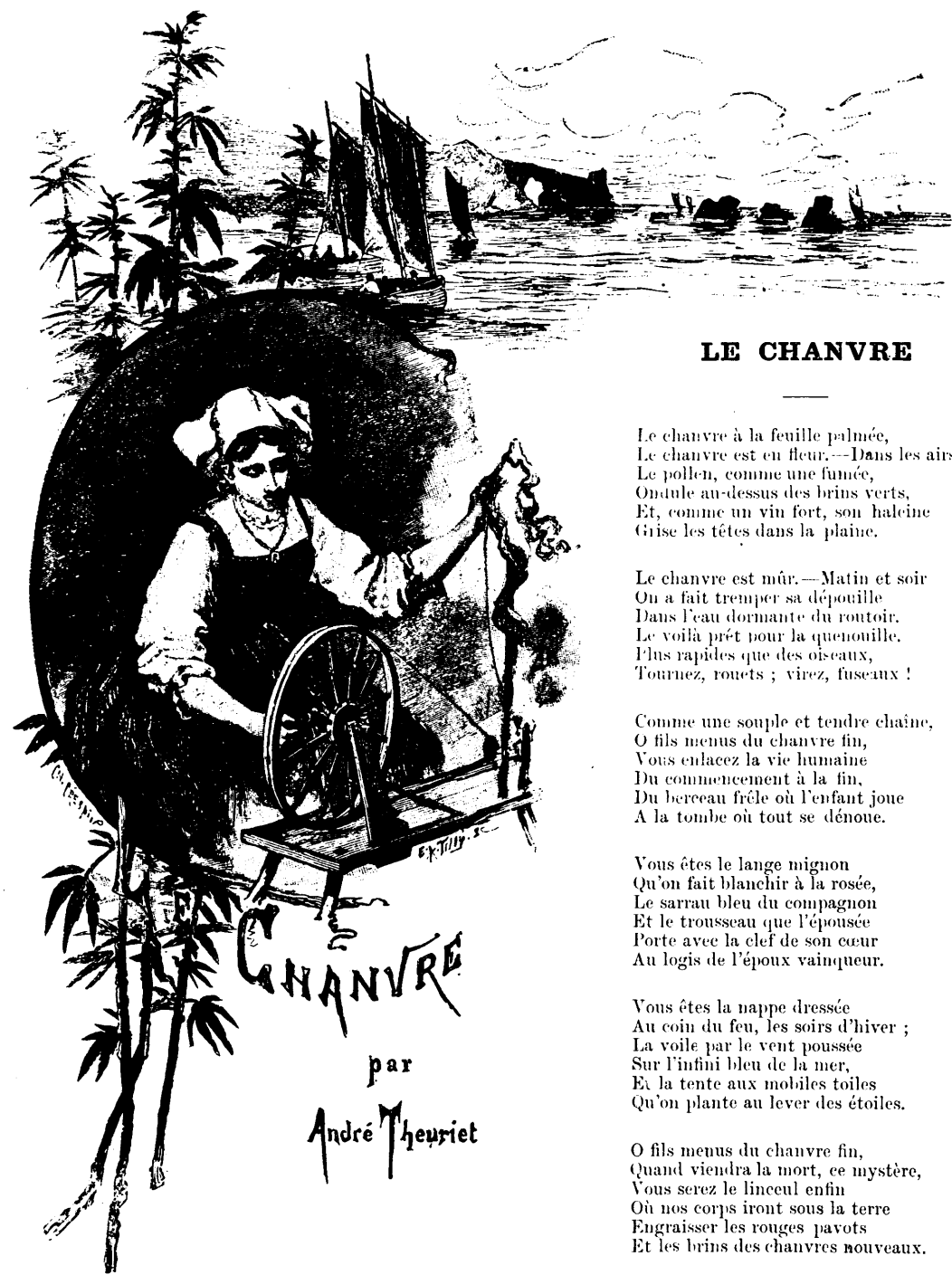




LE CHANVRE

Le chanvre à la feuille palmée,
Le chanvre est en fleur. — Dans les airs
Le pollen, comme une fumée,
Ondule au-dessus des brins verts.
Et, comme un vin fort, son haleine
Grise les têtes dans la plaine.

Le chanvre est mûr. — Matin et soir
On a fait tremper sa dépouille
Dans l'eau dormante du ruisseau.
Le voilà prêt pour la quenouille.
Plus rapides que des oiseaux,
Tournez, rouets ; virez, fuseaux !

Comme une souple et tendre chaîne,
O fils menus du chanvre fin,
Vous enlacez la vie humaine
Du commencement à la fin,
Du berceau frêle où l'enfant joue
À la tombe où tout se dénoue.

Vous êtes le lange mignon
Qu'on fait blanchir à la rosée,
Le sarrau bleu du compagnon
Et le trousseau que l'épousée
Porte avec la clef de son cœur
Au logis de l'époux vainqueur.

Vous êtes la nappe dressée
Au coin du feu, les soirs d'hiver ;
La voile par le vent poussée
Sur l'infini bleu de la mer,
Et la tente aux mobiles toiles
Qu'on plante au lever des étoiles.

O fils menus du chanvre fin,
Quand viendra la mort, ce mystère,
Vous serez le linceul enfin
Où nos corps iront sous la terre
Engraisser les rouges pavots
Et les brins des chanvres nouveaux.

par
André Theuriot

LES DERNIERS DES KERSALDEC

Il y avait longtemps déjà que le vieux Jacques Kersaldec avait dit qu'il n'irait plus allumer le phare de Kennéguen ; il racontait, en effet, que, depuis quelque temps, quand la nuit était sombre, que le vent soufflait avec plus de violence et que les vagues s'élançaient contre cette tour, dont la lumière leur avait déjà arraché tant de victimes, il avait senti le vieux phare trembler et s'agiter d'une façon effrayante sur sa base de granit. Et, dans ce même temps, son oreille étonnée avait cru entendre de sourds craquements s'élever au milieu de la tourmente.

Cependant, chaque fois que, sur le soir, le temps devenait sombre et que de gros nuages étendaient au loin sur la mer écumeuse leur ombre menaçante, on voyait le vieillard détacher sa légère chaloupe et se diriger vers le rocher à demi submergé par la mer, où s'élevait le phare de Kennéguen. C'était là qu'il allumait ce feu brillant qui annonçait au loin dans la nuit aux navires étrangers l'approche des côtes dangereuses et la présence d'un petit port.

Jacques Kersaldec aimait cette vieille tour avec une sorte de religion : c'était en effet une tradition dans le pays que la tour de Kennéguen était le reste d'un ancien manoir qui, autrefois, avait eu pour seigneurs les ancêtres du vieux Kersaldec lui-

même. On racontait que jadis les sires de Kersaldec avaient fait élever cette tour, et qu'ils prenaient soin, quand la nuit venait, d'y faire allumer des feux, afin de venir en aide à ceux qui sont en péril sur les flots. Même on pouvait lire encore sur l'écusson de pierre qui surmontait la porte du phare cette devise antique des Kersaldec : "Pour Dieu, pour la Patrie et le Devoir nous avons vécu !"

Et le vieux Jacques avait conservé cette coutume de ses pères d'entretenir un feu sur le sommet de la tour, chaque fois que, sur le soir, le temps présageait la tempête. Il lui semblait que cette ruine était en quelque sorte attachée au destin de la famille et du nom qu'il portait, aussi disait-il souvent :

— Les Kersaldec ont eu le cœur fort comme les pierres de la tour de Kennéguen, et notre famille ne s'éteindra que lorsque le phare sera tombé !

Pourtant, la famille du vieillard semblait devoir bientôt disparaître : sa femme était morte en donnant le jour à deux enfants : Pierre et Jean Kersaldec. Quand ce dernier eut vingt ans, Dieu, qui connaît ses élus, le choisit, l'appela : Jean se fit missionnaire et partit pour le Tibet et la Chine, annoncer à ces malheureuses contrées le sacrifice d'un Dieu mort sur une croix pour les sauver. Depuis, on n'avait plus entendu parler de lui.

Pierre restait donc seul avec son vieux père, et tous deux vivaient tranquillement du travail de leurs bras, récoltant avec les autres pêcheurs de Kennéguen la moisson quotidienne que la mer réserve aux habitants de ces côtes arides. Tout-à-

coup, éclata comme un coup de foudre la guerre entre la France et l'Allemagne.

Aux premières nouvelles, le vieillard appela son fils : Pierre, lui dit-il, la France comme tu le sais est sur le point d'être envahie. Je pourrais te garder près de moi, car j'ai plus de soixante ans, et la loi m'accorde, à moi faible vieillard, de conserver mon seul fils pour prendre soin de mes derniers jours et me rendre peut-être, les derniers devoirs. Mais, nos ancêtres eux, ont toujours été prêts quand le pays fut en danger ; ne restons point en arrière de nos pères : tu es jeune et fort, pars, mon fils, et souviens-toi de la devise gravée sur le phare de Kennéguen. C'était celle de notre famille, j'espère, mon enfant, que tu la soutiendras !

Le jeune homme partit, et comme des larmes coulaient sur les joues vénérables du vieillard : "Vous pleurez, mon père, dit Pierre avec émotion. Ah ! mon enfant ; si je pleure c'est de ne point pouvoir moi-même marcher devant toi, pour te montrer comment on meurt pour son pays ! Pars, mon fils, que Dieu, que ta mère te bénissent comme je le fais moi-même !"

Pierre s'était éloigné : la guerre finie, il revint et put montrer à son père que lui non plus n'était point de ceux qui reculent quand l'honneur parle : une médaille ornait sa vaillante poitrine, mais aussi une balle avait frappé le brave enfant ! Depuis ce temps, il dépérissait à vue d'œil, et le médecin l'avait presque condamné.

Le vieux Jacques Kersaldec veillait sur son fils avec la sollicitude d'une mère ; c'était une scène touchante, de voir ce vieillard aux cheveux blancs penché sur ce jeune homme se mourant dans la fleur de l'âge et la force de la jeunesse ; il constatait à chaque instant le progrès d'un mal inexorable sur ce fils unique que la mort lui emportait sous les yeux, et qu'il voyait s'enfuir comme le dernier espoir, comme le dernier rayon de sa carrière déjà si douloureuse !

Ce courageux enfant sentait bien qu'il se mourait, et pourtant, devant son père, il s'efforçait, malgré les souffrances affreuses qu'il endurait, de prendre un visage riant, et il disait au vieillard, en lui prenant affectueusement les mains : Allons, mon bon père, chassez-moi cet air abattu, je croirais volontiers que c'est vous le malade. Un jour, il ajouta avec un sourire singulier : Vous savez bien mon père, que les Kersaldec ne s'éteindront point tant que le phare de Kennéguen sera debout !

Ce jour-là, il était bien mal, et semblait bien abattu. Pourtant, le matin, en se réveillant, il avait raconté qu'il avait vu en rêve son frère le missionnaire qui, tout radieux, l'avait appelé, et lui avait tendu les bras en lui annonçant que bientôt il serait guéri... Durant la journée, il avait semblé tout pensif. Son père ne le quittait plus, et depuis bien des nuits déjà, les pêcheurs attardés ne voyaient plus luire au loin le phare de Kennéguen qui, par sa tristesse, semblait prendre part à la douleur de son maître.

Le soir était venu ; le vieillard veillait encore son fils avec une sœur de charité ; une petite lampe éclairait cette chambre de souffrance où la mort allait bientôt frapper. Pierre dormait paisiblement ; de temps en temps, on eut dit qu'un léger sourire passait sur ses lèvres décolorées....

Le vieux Jacques écoutait, anxieux, la respiration difficile du blessé, quand tout-à-coup il lui sembla entendre du dehors quelques roulements de tonnerre. Puis des éclats de voix arrivèrent jusqu'à lui. Il se leva lentement et essaya de regarder par la fenêtre : une animation extraordinaire lui parut régner dans le village ; on se dirigeait en courant vers le port. Inquiet, il sortit ; l'obscurité était assez grande, et des nuages monstrueux et lourds l'augmentaient encore. Parfois un éclair illuminait l'espace, comme la lueur sinistre d'un vaste incendie, montrant la mer qui avait un aspect effrayant et où de grosses vagues se roulaient lentement les unes sur les autres. Un vent fort se levait par instants dans l'espace, on sentait que quelque chose de grand et de terrible allait se passer. Quelques moments le vieillard demeura pensif ; peu à peu, le vent avait augmenté : les vagues s'élevaient maintenant en grondant, de larges gouffres se creusaient au sein de l'Océan, gouffres où roulaient aussitôt avec bruit des montagnes d'une eau verdâtre.